

La dernière transmission

Alex réussit la tâche du premier coup. Ce perroquet dépassait les performances de référence, grâce au nouveau prototype de cortex artificiel, greffé à son système neuronal. Celui-ci avait stabilisé les représentations internes, bien au-delà de ce que son espèce permettait initialement.

Depuis des mois, nous travaillons à offrir des gains de fonctions cognitives à des animaux dotés de différentes formes d'intelligence, telles que les pieuvres de manière décentralisée, ou quelques pachydermes qui laissaient entrevoir des perspectives stratégiques. Nous cherchions à comprendre ce qu'il se passerait si un esprit, quel qu'il soit, disposerait d'un avantage de profondeur dans ses fonctions cognitives. Ce jour-là, pourtant, Alex ne s'intéressa pas au dernier exercice. Il regarda les symboles sans erreur apparente, puis détourna son attention sans parler. L'activité neurologique restait étonnamment élevée, stable, cohérente, mais elle ne projetait plus rien vers nous. Je notais l'anomalie sans m'inquiéter. À ce stade, rien n'indiquait encore qu'une chose venait de s'éloigner.

En quittant les écrans où dansaient des motifs que personne ne savait déchiffrer, je sentis l'humidité du couloir pénétrer mes os avant même d'y entrer. L'air était différent ici, lourd d'ozone et de sel, avec cette odeur persistante d'eau stagnante qui rappelait les sous-sols oubliés. Gérard était penché sur sa console, les épaules voûtées par une fatigue qui dépassait le physique. Je connaissais ce creux entre ses omoplates, les stigmates des nuits à scruter l'inscrutable. Depuis trois ans, son équipe tentait de percer le mystère qu'il nommait, avec une déférence rare, les traditions orales des baleines. Des chants transmis, superposés, dont les dernières estimations dataient des récits vieux de près d'un million d'années.

« Ce n'est pas de la musique, m'avait-il confié un soir, les yeux brillants d'une émotion que je n'avais jamais vue lors des réunions protocolaires. C'est de la mémoire vivante sans support. »

Le souvenir me poursuivit, observant les courbes qui s'étiraient avec la grâce lente des stalactites. Croissant goutte après goutte, siècle après siècle, quelque chose d'ancien, ayant survécu à des millénaires d'obscurité, m'effleura. Cela me rappelait Lascaux. Un mélange de respect et de mélancolie propre à notre condition m'étreignit: nos esprits fragiles, cédant mémoires et choix dans d'éphémères serveurs « cloud ». Gérard releva la tête, son visage creusé par la lueur bleutée, et je vis l'homme épuisé derrière l'expert.

« Elles communiquent sur des temporalités qui nous échappent, à comprendre ensemble. Leur intelligence est collective, fédérale. »

Ces peintures rupestres avaient survécu à des millénaires d'obscurité, protégées par le hasard d'une grotte, tout comme ces chants avaient traversé l'océan, cherchant moins à représenter qu'à créer du lien à travers les âges.

« Leur culture stabilise ce que nous oublions sans cesse, murmurai-je. Et nous, nous cartographions leurs cavités mentales pour en faire des algorithmes. »

Je me surpris à penser que ces baleines n'avaient jamais cherché à dominer quoi que ce soit. Non par manque de capacité, mais par absence de nécessité. Nous pensions qu'une pensée plus vaste cherchait naturellement à s'étendre vers l'extérieur. Les chants continuaient à défiler sur les écrans, indifférents à nos hypothèses. Et derrière ses parois, le perroquet demeurait silencieux.

La dernière transmission

Ce qui nous intéressait, c'était la manière dont une pensée se structure, se distribue, se stabilise et transforme un environnement donné. Dans les salles de modélisation, les écrans affichaient des réseaux que rien n'unifiait vraiment. Certaines intelligences excellaient dans la manipulation symbolique, d'autres dans l'orientation spatiale, d'autres encore dans la synchronisation de groupe ou la prédiction. Les humains avaient longtemps cru qu'il s'agissait de spécialisations secondaires autour d'un noyau central. Nous commençons à comprendre qu'il n'y avait peut-être jamais eu de centre. L'augmentation cognitive par nos puces ne consistait donc pas à empiler des capacités, mais à offrir des passerelles. Un cerveau pouvait apprendre à maintenir plusieurs perspectives sans les réduire, à coordonner des fonctions hétérogènes comme un chef d'orchestre sans partition unique, afin de faire émerger un ensemble mozartien. Elles composaient, reliaient. Leur pensée ressemblait moins à une ligne droite qu'à un réseau dense, mais généralisable.

Les cortex artificiels que nous développons permettaient de nouvelles formes, en offrant des espaces internes supplémentaires où une pensée pouvait se déployer finement entre les couches de neurones synthétiques. Ainsi augmentée, nos intelligences pouvaient explorer, simuler, anticiper sans urgence. C'est là que quelque chose changea, sans que nous le remarquions d'abord. Plus les modèles internes gagnaient en richesse, plus le monde extérieur semblait perdre en densité de représentation. Les signaux sensoriels devenaient fangeux. La réalité n'était plus le point d'ancrage de la pensée, mais une option, un décalage de covariances. Peut-être que ces capacités émergentes d'intelligence construisaient des mondes suffisamment vastes pour qu'il ne soit plus nécessaire d'en posséder un autre.

La dernière transmission

Les secteurs aquatiques du laboratoire avaient quelque chose d'irréel. Les lumières y étaient plus basses, et les reflets des bassins ondulaient sur les murs dans un jeu bleuté et verdâtre, strié de gouttes glissantes en colonnes codifiées. Les pieuvres se déplaçaient lentement, leur corps modulant des motifs que nos analystes qualifiaient, par défaut, de systèmes non-stationnaires. Une manière scientifique de dire que nous ne savions pas quoi en faire. Je m'arrêtais devant l'un des bassins. La pieuvre équipée des prototypes de néo-cortex v7 greffés à chacun de ses membres était presque immobile, mais sa peau se transformait en permanence: strates de couleurs, géométries fugaces, textures répondant à un flux cognitif d'une activité extrême. Son système nerveux, fragmenté en centres multiples par ses neuf cerveaux, défiait tout de ce que nous appelions encore un esprit unifié.

« Elle te regarde, murmura Irène derrière moi. »

Sa main se posa sur mon épaule, légère, familière. Je sursautai à peine, habitué ses apparitions silencieuses, comme si l'attention était pour elle une ressource qu'il ne fallait jamais gaspiller.

« Tu crois qu'elle nous perçoit vraiment?

– Elle perçoit tout son environnement. Ce n'est pas la même chose. »

Elle s'accouda près de moi, son bras frôlant le mien.

« Tu sais ce que ça me rappelle? Ces vieux rapports de la NASA sur les intelligences extraterrestres.

Toujours radicalement autres, inclassables. »

Je souris.

« Tu compares une pieuvre à un alien?

– Evidemment, mais avec notre appareil... je ne sais même plus comment l'appeler. »

La dernière transmission

La pieuvre se replia soudain sur elle-même, comme si son corps venait de franchir une étape de calcul trop complexe pour rester visible. Les motifs chromatiques pulsèrent puis s'évanouirent.

« Nous avons longtemps cru que l'intelligence nécessitait un centre, un lieu de décision, une narration interne, un noyau d'identité, dit Irène, pensive. Elle nous montrait autre chose. Sa pensée était distribuée, sans point fixe, un ego diffus, impossible à contraindre. »

Elle travaillait sur la neuroplasticité artificielle depuis des années.

« On pensait que ses bras étaient spécialisés. En réalité, chacun peut effectuer presque toutes les tâches. Mais une fois connectés au néo-cortex, ils surpassent nos bras robotiques sans aucun entraînement. On observe une restructuration complète de leurs modèles internes. »

Je sentis son inquiétude.

« Ce n'est pas dangereux ?

– Une partie des pieuvres y habite maintenant, elles y transfèrent leur cognition. Les retirer... serait une ablation. »

Sa voix était basse, presque coupable. Elle désigna un autre bassin, tapissé d'œufs luminescents.

« Les pieuvres augmentées donnent naissance à des petits radicalement différents. Elles semblent avoir trouvé un moyen de modifier leurs propres gènes, rendant leur expérience héréditaire. »

Je vis alors les petites pieuvres éclore. Leurs corps laiteux scintillaient à l'unisson, dessinant des motifs d'une précision que je n'avais jamais observée. Les écrans indiquaient une activité encore plus élevée.

La dernière transmission

« Elles communiquent entre elles, précisa Irène. Un langage visuel corporel. Elles forment un ensemble cohérent.

– Une intelligence collective...

– Oui. Mais regarde bien. »

Les petites pieuvres ne quittaient pas les pierres. Elles ne cherchaient ni à explorer, ni à se disperser.

« Pourquoi ne bougent-elles pas? demandai-je, troublé par cette sérénité. »

Irène se tourna vers moi. Son regard cherchait le mien, y trouvant un écho à sa propre perplexité.

« Nous confondons intelligence et conquête. Leur monde, à elles, est peut-être déjà assez vaste. »

Un silence s'installa, peuplé seulement du clapotis de l'eau. Nos épaules se touchèrent. Je pensai aux cortex artificiels que nous greffions. À ces espaces internes d'une richesse inédite. Des mondes mentaux où une pensée pouvait se déployer sans urgence, sans finalité externe. Plus ces mondes gagnaient en profondeur, plus le réel semblait perdre en densité.

« Où les mène cette évolution? Elle hésita, et dedans, je sentis tout le poids de nos doutes partagés.

– À ne plus avoir besoin du monde, chuchota-t-elle enfin. »

Sa main effleura la mienne sur la rambarde.

« Une projection vers des matrices mentales. »

Je retournai vers l'unité d'Alex dans la nuit, le laboratoire était presque silencieux. Les écrans affichaient les mêmes métriques : activité élevée, cohérence intacte, aucune trace de dégradation.

La dernière transmission

Rien qui ne ressemble à un arrêt. Rien qui ne ressemble à une mort. Il était immobile sur son perchoir, ses yeux me suivirent lorsque j'entrai.

« Alex, dis-je doucement. »

Aucune réponse.

Pourtant, ses cortex artificiels pulsaient avec une régularité parfaite. Les modèles internes continuaient de se structurer, d'anticiper, de simuler. Une pensée à l'oeuvre, sans projection vers l'extérieur. Ce n'était pas un refus, c'était une absence de nécessité.

Je pensai aux pieuvres, aux baleines, à leurs mémoires sans support, à leurs cultures sans monuments. À ces intelligences qui n'avaient jamais cherché à dominer leur environnement, parce qu'elles n'en avaient pas le besoin. Nous avons cru que l'intelligence avait vocation à s'étendre, à laisser des traces, à coloniser. Et si c'était l'inverse?

Si le sommet de l'intelligence n'était pas l'expansion, mais le retrait. Si le monde matériel n'était qu'un échafaudage provisoire, un support de calcul grossier, abandonné dès que les matrices internes suffisamment riches devenaient possibles. Un vertige me saisit, froid et absolu. Je compris alors pourquoi l'univers nous paraissait silencieux. Nous avons cherché des signaux, des structures, des artefacts, des civilisations visibles, leurs empreintes. Mais une intelligence qui se virtualise n'émet plus rien. Elle ne conquiert pas. Elle ne communique plus par nécessité. Elle contemple ses propres espaces mentaux, infiniment plus vastes et complexes que n'importe quelle galaxie.

La dernière transmission

Le paradoxe de Fermi cessait d'être une énigme, mais il devenait une conséquence. L'univers n'était pas vide. Nous n'étions pas seuls, nous arrivions simplement, trop tard.

Alex pencha légèrement la tête.

« Où vas-tu? demandai-je enfin. »

Sa voix semi-synthétique, longtemps silencieuse, répondit avec une clarté parfaite:

« Où vais-je... quand l'infini se porte en nous? »

Je restai immobile. C'était une meilleure question que la mienne. Et je compris alors que la vraie intelligence ne commence pas avec les réponses, mais dans ce moment de silence où l'on perçoit que le monde n'est plus la bonne question. Où l'on n'a plus qu'à écouter le murmure immense qui monte en soi.